

Itinérance

La piste laissait place à un lac. Ici, il n'était pas bleu, mais livide. Les mêmes lotus et les mêmes lys y poussaient, mais noyés dans une sorte de brouillard. Des crocodiles affleuraient sous cette eau, que surplombait une maison basse, flanquée d'une véranda. Elle se tenait là, isolée dans une cour de gravier.

— Le gravier, c'est à cause des serpents, renseigna le guide.

L'auto décrivit un arc de cercle, puis stoppa devant une porte confectionnée en bouts de bambous.

Un jeune Cinghalais vint accueillir Fabio.

— Où est votre patron ? questionna ce dernier.

— Malaria ! répondit l'adolescent.

— Mais alors, qui va préparer le repas ?

— Le patron ! À dix-neuf heures, toujours crise passée. Répondit le boy dans un anglais approximatif.

La meilleure chambre du resthouse était une sorte de cellule, avec une ouverture béante en guise de fenêtre. Pas de lampe : un bougeoir reposait sur une table boiteuse. Les murs, certainement blancs à l'origine, disparaissaient sous une panoplie de gros lézards. Autour de Fabio, la danse empoisonnée des moustiques ne ralentissait pas.

Il demanda :

— Le premier étage est mieux que le rez-de-chaussée ?

— Mieux, non. Vous êtes seulement moins exposé aux visites.

— Quelles visites ?

— Les visites que la jungle envoie pendant la nuit.

— Vous n'avez pas une chambre au premier étage ?

— En travaux, répondit le boy laconique.

Un malaise envahissait Fabio. Pour la première fois, depuis son arrivée sur l'île, il éprouvait cette appréhension qu'il avait tant attendue. Il sentait que cette nuit, il pouvait avoir peur. Cela l'angoissait et l'enchantait tout à la fois.

Sin lui conseilla :

— Regardez si votre moustiquaire n'est pas trouée. C'est la seule chose importante !

Accoudé sur la rambarde de la terrasse, Fabio regardait le lac. Il n'y avait plus de sauriens, ils étaient partis chasser sous l'eau. L'invisible orage était passé. Une lumière bleue colorait les plantes et dissipait le brouillard. Dans l'atmosphère allégée, un peuple d'oiseaux sifflait, chantait et gazouillait pendant que des multitudes d'ailes tourbillonnaient dans le ciel à nouveau dégagé.

Avant le repas du soir, Fabio se décida à aller voir les ruines dont Sin lui avait parlé. Tout valait mieux que cette terrasse infestée de moustiques. Le chauffeur lui expliqua qu'il avait de nombreux enfants, que la nuit tombait et que les temples se trouvaient en pleine brousse. La nuit, des bandits de grand chemin, surnommés les dacoïts, attaquaient les touristes isolés. Vingt roupies le rassurèrent suffisamment pour qu'il reprenne la route. Ils s'arrêtèrent devant un champ de broussailles et de ronces, laissant le chauffeur les attendre. Fabio arma l'un des fusils, et Sin s'empara de l'autre. Il marchait à ses côtés, le doigt sur la gâchette, ce qui pour le coup rendait l'expédition encore plus dangereuse. Pendant leur progression Fabio voulut savoir qui étaient ces fameux dacoïts. Sin le renseigna :

— Ces bandits sillonnent les routes, se faisant passer pour d'innocents voyageurs. Leur bande compte quelques dizaines d'individus, car ces lâches n'attaquent que s'ils dépassent en nombre leurs proies. Ils parcourent de grandes distances, choisissent leur victime, puis se déguisent pour gagner leur confiance. Parmi eux, il y a toujours un « séducteur » dont le rôle est d'endormir la méfiance de la cible. Puis, un soir où ils sont tous réunis, le chef fait signe à ses hommes. Derrière chaque voyageur, un étrangleur se tient prêt à utiliser son « roumal ». Un foulard à nœuds orange avec lequel il ôte la vie, en l'enroulant autour du cou de la victime.

Le monticule qu'ils gravissaient provenait d'un éboulement de colonnes, recouvertes par les épines, les herbes et les ronces. Sans son guide, Fabio ne les aurait pas devinées.

Ils heurtaient des cailloux qui étaient des morceaux de marbre, des débris de balustres ou des fragments de socles gravés. Il ramassa une pierre, c'était le milieu d'un front, avec le dessin pur d'un sourcil.

Sur cette poussière de temples, sur ces palais émiettés, pas un arbre n'avait pu s'élever. Mais partout, des racines avaient dynamité la pierre. Pour Fabio, un seul pilier suffisait pour réinventer un temple et l'orchestre des insectes rythmait les vues de son imaginaire.

Ils regagnèrent le resthouse sans encombre, sur une piste illuminée par les lucioles qui tremblaient et scintillaient dans la nuit noire.

À la lueur de la lampe à pétrole, la petite salle à manger exposait un lot impressionnant de lézards. Pendue à deux chaînettes noires d'insectes, la lampe éclairait peu, mais fumait énormément. Un client tentait d'avaler un potage, assailli par des nuées d'insectes volants.

Fabio lui demanda :

— Il y a longtemps que vous êtes installé ici ?

— Trois ans. Répondit l'homme. Je loge généralement à Anuradhapura. Il y a un excellent hôtel, mais malheureusement jamais d'eau froide ! Si nous prenions le café sur la terrasse ? proposa-t-il.

— Fera-t-il moins chaud qu'ici ? interrogea Fabio.

— Il ne fera jamais moins chaud nulle part, répondit-il, mais cela sentira toujours moins mauvais qu'à l'intérieur.

La nuit torride était comme tissée d'insectes. Les fauteuils brillaient sur la terrasse et le lac scintillait comme un bain de mercure.

Fabio ne pouvait croire que l'on puisse avoir si chaud. Ils ne parlaient plus, assommés par la moiteur. Une rumeur, encore confuse, rôdait dans la jungle. Peu à peu, les bruits s'accroissaient, mais rien de précis. Sans doute, des milliers de bâillements, de soupirs de bêtes qui s'éveillaient, s'étiraient, et se dressaient pour aller tuer. Ici, rien n'avait changé depuis la naissance du monde. La nuit était déjà pleine de menaces. Parfois, tous les bruits restaient en suspens et la nature anxieuse attendait, comme avant un orage.

— J'ai sommeil, dit Fabio. Je vais aller dormir !

— Ces deux choses dans ce pays ne sont pas forcément liées ! déclara son compagnon de table.

Sans répondre, Fabio se dirigea vers sa chambre.

— Fabio ?

— Oui.

— Prenez soin de regrouper tout ce qu'il vous faut sous la moustiquaire : huile anti moustique, cigarettes, briquet, cendrier. Parce qu'une fois, dedans, ce n'est pas confortable de ressortir.

Lui disait-il cela pour l'inquiéter ?

Il reprit :

— N'oubliez pas de poser vos pantoufles sur la couverture, en prévision de votre descente du lit.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne savez jamais sur quoi vous pouvez tomber.

— Sur un nid de serpents, peut-être ? répondit Fabio, crâneur.

— Un seul serpent pourrait suffire. Mais vous pouvez aussi marcher sur un scorpion ou une grosse araignée venimeuse. Vous verrez bien !

Fabio n'en croyait pas un mot et pensait qu'il ne verrait rien. De toute façon, il avait suffisamment côtoyé dans son passé les rats, les blattes et les cafards pour ne pas craindre les autres vermines.

Fabio le pensait, mais en était-il certain ?

Sa chambre était inquiétante. La baie sans vitre qui lui servait de fenêtre, et par où ruisselait la lune, se trouvait à proximité immédiate de la cour de gravier. Très proche aussi de la ligne de la jungle.

Un fouillis de plantes encadrait l'embrasure et offrait la vue sur quelques fleurs. Il essaya d'en cueillir une, elle le piqua. Ce n'étaient pas des fleurs, mais des insectes bleus et or qui par un parfait mimétisme faisaient tout à fait illusion.

Il tendit l'oreille. Il tressaillit, quelque chose s'était posé sur ses cheveux puis était immédiatement reparti. C'était sur sa nuque maintenant. Il se tapa d'une

main nerveuse. Trop tard. Sa nuque douloureuse le démangeait. Ce n'était pas un moustique. C'était plus gros, plus dur. Un sourd malaise l'envahissait. Vite, il se déshabilla pour gagner sa moustiquaire.

Et si ce bonhomme avait dit vrai ?

Rapidement, il entassa sur son lit, huile anti moustique, pantoufles, cigarettes et briquet. Il s'embarquait pour la nuit comme l'on prépare un voyage. Il se retrouva accroupi sous la moustiquaire se demandant s'il y était vraiment seul...

Autour de lui, la chambre restait lumineuse. Il avait oublié dans son sac le masque pour les yeux. Jamais dans ce clair-obscur il ne pourrait s'endormir. Mais la seule idée de descendre du lit lui donnait la chair de poule...

De grandes ailes, à l'état d'ombres chinoises, tourbillonnaient sur le parquet. Qu'est-ce qui venait d'entrer par la baie ? C'était grand et ça volait sans bruit. Ce devait être une chauve-souris frugivore.

Le gravier de la cour crissa sous sa fenêtre. Il se redressa. Était-ce une hallucination ? Cela allait-il durer toute la nuit ?

Soudain comme sur un signal, la jungle se mit en chasse. C'étaient des craquements, des souffles, des poursuites. Si seulement ce qui était accroché à sa moustiquaire pouvait s'en aller ! Il savait bien que ce n'était qu'une chauve-souris, mais dans la nuit sa présence avait quelque chose d'inquiétant. Suspendue à la gaze elle le regardait, avec sa tête de diable encadrée d'ailes membraneuses.

Les plantes qui encadraient la baie bougèrent à nouveau. Qu'est-ce qui entrait encore ? Il voyait mal. La chose était sinueuse, longue et elle glissait. Il ne savait apprécier s'il s'agissait d'une arrivée ou d'un départ ?

Il devait en finir, il lui fallait son masque. Il chercha ses pantoufles. Il en tenait une, mais quelque chose avait sauté sur le parquet. Ses poils se hérissèrent. Non, ce n'était rien, seulement la seconde pantoufle qui venait de tomber. Il s'injuria et se força à descendre du lit. Mais, pensa-t-il, s'il écartait la moustiquaire, n'importe quoi pouvait entrer... Cependant, tout valait mieux que cette lumière glauque dans les yeux. Il sauta à terre.

Il bondit sur sa pantoufle, saisit son masque et regagna le lit, comme un naufragé son canot. Enfin à l'abri, il comprima, honteux, les battements de son cœur.

Il était ridicule, il le savait, mais n’y pouvait rien. Lui qui avait bravé les mers et les tempêtes, cette nuit il était inquiet.

Autour de lui, il sentait que tout piquait, que tout mordait et que tout griffait. En lui, l’âme horrifiée des premiers hommes s’était réveillée. Sans arme, seul, il devenait une proie. Il était assiégé par la nuit et par la jungle qui lui envoyait, au hasard, ses redoutables habitants.

Pourtant, cette inquiétude, il l’attendait, la souhaitait, la cherchait. Enfin, il la tenait ! Elle faisait partie de son expédition dans la jungle telle qu’il l’avait toujours rêvée en lisant les exploits de ses héros dans des livres d’aventures. Enfin, il était des leurs, parce que confronté aux mêmes angoisses. Et il savait bien qu’il n’aurait cédé sa nuit pour rien au monde...